



*Inventer ensemble
un devenir commun*

Amitié Sud-Nord

*Revue de l'Association
pour la formation
en développement humain*

N° 28
Juillet 2003
Trimestriel

Éditorial

Le 21 juin, jour de la fête de la musique en France, Asfodevh-France, en réunissant une quarantaine d'adhérents venus pour certains depuis Rennes et Vence, a écrit elle aussi sa partition, faite d'écoute, de débats et d'amitié. Plusieurs suggestions ont retenu l'attention. D'abord, l'intérêt de groupes de jeunes pour l'action de notre association, ce qui est un signe d'avenir. Une commission a été créée pour voir comment soutenir leur élan. Asfodevh, d'autre part, commence à posséder une histoire en matière de formation au développement humain : il est temps de commencer à capitaliser toutes ces expériences. La nécessité d'une meilleure prise en compte de la dimension politique du développement, en lien avec les divers organismes qui poursuivent le même but, a été également soulignée, de même que la nécessité d'avoir une coordinatrice pour la cellule France afin, notamment, d'élargir l'association en l'implantant dans d'autres lieux.

La formation à l'accompagnement à laquelle ce numéro est largement consacré, en préparation au prochain séminaire de Niamey, nous invite à faire davantage émerger ces accompagnateurs indispensables à la création d'activités génératrices de revenus. Nous sommes attendus sur des résultats.

L'Assemblée générale de l'association est maintenant proche. Bon travail à ceux et celles qui auront à discuter et voter les propositions, notamment celles du Règlement intérieur.

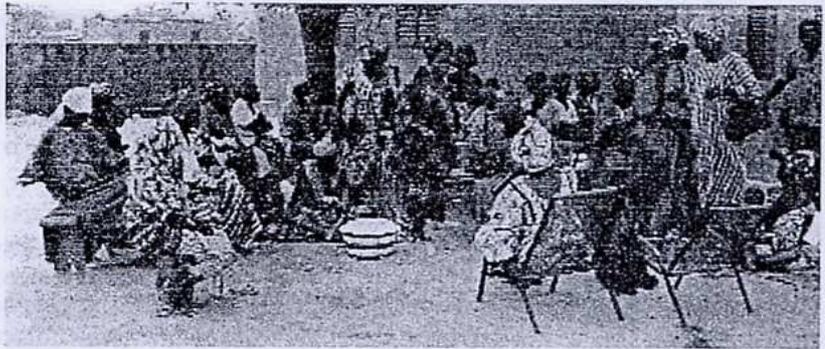
C'est l'amitié qui nous réunit de loin ou de près autour de l'avancée du développement humain pour chacun et pour le monde.

A Niamey, nous la mettrons en actes.

Elisabeth Bourel
Présidente

Les tribulations d'Aristide

Coup d'œil sur un accompagnement. Il pose des questions et ouvre un débat. ASN attend vos réactions.



Aristide est un petit entrepreneur qui a réussi. Avec son cousin, ils ont monté un « accueil bureautique » où ils proposent de saisir des données, de les imprimer et de les photocopier, de réaliser des documents reliés. Ils ont une clientèle régulière et ça marche. Ça se sait aussi, si bien que beaucoup de gens viennent lui demander conseil lorsqu'ils veulent à leur tour se lancer dans une petite entreprise. Il est d'accord pour donner un coup de main, mais ce n'est pas toujours facile. Jugez-en :

Il a ainsi « accompagné » une jeune femme mariée, Akoua, actuellement mère d'un jeune enfant de 10 mois. Elle avait suivi une formation de restauratrice et souhaitait ouvrir un petit maquis - petite restauration - au bord de la route, à côté d'un taxi-gare. Elle n'était pas encore enceinte, elle a pu démarrer grâce à un crédit et ses affaires ont prospéré. Aristide la conseillait et tout se passait bien. Elle a même engagé deux aides pour le service des clients.

Mais voilà qu'après son accouchement, ses affaires ont commencé à baisser. D'abord, son mari s'est mis à lui reprocher de passer trop de temps dehors ; il la menaçait de devoir choisir entre lui et son maquis. Ensuite, les parents et les voisins insistaient qu'une jeune maman avec un bébé ne devait pas vendre de la nourriture en dehors de la maison.

Akoua a donc confié le maquis à ses aides et, peu à peu, son chiffre d'affaires a baissé. Elle essaie alors de mener un petit commerce de « divers », juste devant sa maison. Pendant ce temps, d'autres vendeuses de nourriture ont occupé les alentours du maquis : ses aides menacent de l'abandonner et elle envisage de tout arrêter.

Histoire béninoise

Quels conseils Aristide peut-il lui donner ?

Que feriez-vous à sa place ?

Connaissez-vous d'autres cas où, après avoir bien démarré une petite affaire, l'entrepreneur se trouve dans de réelles difficultés pour des raisons familiales ou sociales ?

Envoyez vos réactions à ASN qui souhaite ouvrir un débat autour de ces questions.

SOMMAIRE

Page 1 : Éditorial, par Elisabeth Bourel

Les tribulations d'Aristide

Page 2 : Jeanne, couturière à Bamako

Des femmes relais en banlieue parisienne

Page 3 : Un groupement de femmes à

Farabana

Page 4 : Les débuts de l'équipe de Ségou (Mali)

Carte postale de Niamey

Un Forum social en Île-de-France

Jeanne, couturière à Bamako

Guinéenne de 34 ans, Jeanne a appris la couture en Guinée, dans un centre de formation. Sa mère était couturière. Grâce à l'accompagnement du Centre Djoliba, elle a monté sa propre entreprise.



Mahamadou interviewe Jeanne dans son atelier pendant la mission qu'il a menée avec Catherine Faucher à Bamako et Ségou, en mai dernier. Grâce à l'accueil de la cellule Mali, ils ont pu rencontrer différents acteurs de développement.

Je suis en activité ici depuis 1998. Le Centre Djoliba m'a aidée à m'installer. Je l'ai connu par une animatrice.

J'ai fait une demande de prêt en 1998. Ils l'ont étudiée.

Deux mois après, j'ai eu de l'argent.

J'ai déposé une caution à Djoliba : 15 000 F CFA. On est parti ensemble avec des gens de Djoliba pour acheter les machines. Ils m'ont prêté 420 000 F CFA. J'ai acheté machines et fournitures. Une machine à coudre coûte 75 000 F CFA. J'ai remboursé en deux ans. J'ai eu un deuxième financement en 2000. Pour m'agrandir, ils m'ont prêté 420 000 F CFA avec intérêt 5%. J'ai acheté une autre machine et du tissu. J'ai fini de rembourser en 2002. Aujourd'hui, j'ai deux tailleurs, des hommes et quatre apprentis (trois filles et un garçon). Pour avoir des tailleurs, ce n'est pas facile. Il faut les convaincre de travailler. Les apprentis, c'est gratuit. Ils restent trois ans en apprentissage. Quand ils ont terminé, les apprentis ont une attestation. C'est moi qui la leur donne. Si j'ai les moyens, je peux un jour les aider. Ce qui donne envie aux jeunes de venir comme apprenti, c'est que je les considère comme des frères. Il y a des jeunes qui demandent mais il n'y a pas de place pour tous.

Un accompagnement régulier

Les gens du Centre Djoliba viennent de temps en temps voir comment on travaille. J'ai participé à des formations à Djoliba en gestion, deux fois, pour apprendre comment tenir une entreprise. Ils ont formé un tailleur gratuitement. Cela m'a bien aidée. Ils continuent à venir de temps en temps, même depuis que j'ai fini de rembourser. Quand ils sont passés, cela me donne parfois des idées. J'ai envie de m'agrandir. J'aimerais continuer la formation, visiter d'autres pays, apprendre ce qu'ils font en couture. Peut-être que je peux le demander à Djoliba, mais je n'y ai pas pensé. Je ne vois pas d'autres couturières. Je ne suis pas dans un groupement. Je n'ai jamais demandé.

Des difficultés

Je suis une femme et je ne peux pas rester sans travailler. Je suis Guinéenne. Je suis seule ici. Quand j'étais à la maison, j'allais au marché trois fois. Je ne trouvais pas de tissus. Maintenant, j'ai mon affaire. Avant, je tenais les comptes. Mais maintenant, je ne peux pas, avec la famille. Je leur donne de l'argent. La famille ne me donne pas un coup de main. Je ne sais pas pourquoi. Et ce qui est difficile, c'est que j'ai un mari qui me fatigue. Il travaille là où on fabrique des cigarettes. Il est très jaloux. Il croyait que je couchais avec un tailleur. Augustin de Djoliba lui a parlé mais cela ne va pas. Mon mari vient faire des histoires. Je ne resterai pas à la maison. Je vais divorcer. Si j'ai réussi, c'est parce que j'ai la volonté, je sais attirer les clients et leur proposer des modèles. Quand s'ils sont fâchés, je demande pardon et je blague avec eux. La majorité des clients sont fidèles. Même quand ils déménagent, certains reviennent.

Catherine Faucher

Des femmes relais en banlieue parisienne

Nées d'une initiative de femmes africaines, les femmes relais accompagnent des personnes arrivant en France en les aidant à décrypter la société française.

Les femmes relais ont amené en France l'esprit de solidarité qui existe dans les pays africains. Soutenues par l'association « Profession banlieue », elles ont pu accéder à une formation et être reconnues par le ministère concerné par leur action. Cette formation de trois mois permet aux femmes d'obtenir un certificat.

Un accompagnement dans le quotidien

Un accompagnement moral et physique des personnes leur permettent d'acquérir une plus grande autonomie. Elles sont un véritable relais entre la personne, la famille et les institutions. Leurs tâches sont diverses : aider aux démarches administratives (papiers de séjour, allocations familiales, etc.), rencontrer les instituteurs des enfants, organiser des rencontres entre familles et assistantes sociales, ...

A Bobigny, par exemple, les femmes relais proposent aussi aux familles des journées sur différents thèmes avec des intervenants. L'objectif est aussi de permettre aux femmes de sortir de chez elles. Et pour que les femmes aient un sentiment de sécurité et se sentent bien dans le lieu d'accueil, les intervenants doivent, la plupart du temps, être des femmes. Des difficultés se font ressentir. Les femmes relais apparaissent comme des femmes qui abandonnent les traditions (mariages forcés...) et cela peut provoquer un rejet. D'autre part, elles ne voient quasiment pas les hommes.

Une exigence d'impartialité

L'accompagnant doit savoir prendre du recul par rapport aux situations difficiles des personnes. Il doit garder une totale discrétion sur les problèmes de chacun et être d'une grande impartialité.

Interview d'Aïssa Bougéon
par Barbara Bringuier

Un groupement de femmes à Farabana au Mali

Jeanne d'Arc, du Centre Djoliba, rend une visite annuelle de trois jours dans le village de Farabana qui se situe à 40 km de Bamako. Une trentaine de femmes du groupement du village sont présentes.

Parmi elles, il y a deux « animatrices », libérées par leur mari pour la formation à Djoliba. Elles parlent un peu français. En premier lieu, la présidente se présente et invite chacune à se présenter. Tout le monde dit son nom et prénom.

La présidente raconte l'histoire du groupement

Les femmes ont eu l'idée de se regrouper il y a 10 ans. 160 femmes font partie du groupement. A la fin de chaque mois, elles cotisent 50 F CFA (0,08 €). Elles peuvent demander un crédit quand c'est un peu important, comme pour une entraide à des membres qui en ont besoin. Elles font alors du petit commerce avec cet argent. Il n'y pas de difficultés majeures concernant les crédits. Par rapport à celles qui ne paieraient pas, il y a des sanctions : 250 F CFA (0,38 €) pour un jour de retard. Si elles ne peuvent pas payer, on prend quelque chose chez elles. Mais c'est très rare. Le crédit continue toujours depuis 10 ans.

Les femmes ont investi dans les activités communautaires du groupement. Les femmes n'ont pas de terre. Ce sont les hommes qui l'ont. Elles ont donc acheté un champ pour le cultiver. Puis elles ont acheté six charrettes, six ânes. Elles ont fait un peu de bénéfice. Les femmes ont dépensé l'argent pour la case de santé. Elles ont acheté les briques, les ont transportées avec leurs ânes. Elles ont payé un maçon. Elles ont demandé aux hommes du village de travailler et ils n'ont pas réagi. Elles font le centre de santé pour elles-mêmes. Regardez bien : chaque femme a un enfant sur les genoux. Alors, s'il n'y avait pas de centre de santé !!! Si les hommes le faisaient, ce serait bien. Mais non. Alors, ce sont les femmes. Les hommes, ils dépensent. Toutes les souffrances, ce sont les femmes qui les portent. Le groupement a pris aussi en charge le recrutement de la matrone et son salaire. Les femmes se retrouvent aussi pour aller cultiver pendant l'hivernage. Mais aujourd'hui, dans le champ, il n'y pas d'eau. Personne n'y travaille. Le fleuve est trop loin. Autrefois, on avait une terre cultivable. Aujourd'hui, on n'a pas de terre. Les terres sont insuffisantes, il n'y en a pas assez. C'est le chef du village qui nous donne du terrain. Mais en ce moment, il n'en a pas. Les femmes vont travailler dans le champ des hommes. Les hommes les payent. Le groupement se réunit pour aller travailler ensemble. L'argent est pour la caisse du groupement.

Sinon, chacune travaille dans le champ de son mari.

Le Centre Djoliba accompagne régulièrement des groupes de femmes. C'est un lieu de formation et d'animation bien connu à Bamako. Il organise aussi et entre autres une formation spécifique sur la politique municipale, touchant des élus de nombreuses collectivités territoriales (voir ASN N° 24), un soutien aux jeunes diplômés sans emploi... Le Centre Djoliba et Asfodevh sont partenaires depuis de nombreuses années.

Avec le centre Djoliba

La présidente demande à d'autres de parler. Elles disent que la collaboration avec Djoliba leur apporte beaucoup d'intérêts.

Jeanne d'Arc anime la rencontre pendant trois jours.



Elles sont contentes quand Djoliba se déplace : « Quand les animatrices apportent des cadeaux, on est content ».

Depuis que Djoliba vient, la situation dans la famille a changé sur le plan santé, financier, salubrité, devoir des femmes dans le foyer. Les femmes s'occupent des enfants, elles achètent des vêtements, de la nourriture en plus. Autrefois, elles ne le faisaient pas.

L'une d'elles est allée à Djoliba. Elle dit en français : « J'y suis allée pour apprendre la gestion, l'alphabetisation, la grammaire, les lettres, les syllabes, les consonnes, les voyelles, le calcul, la décentralisation, la démocratie, l'animation et aussi comment faire le rapport en français et en bambara. J'en parle au groupement. Je veux augmenter le français et l'alphabetisation, la transformation des produits, notamment la tomate et le piment. Je pense que je suis utile au groupement. »

Et le groupement, qu'est-ce qu'il pense ?

« Elle est utile parce qu'elle est tout le temps disponible. Le groupement veut ajouter quelqu'un avec elle. Une seule ne peut pas suffire pour tout le groupement. Une autre a commencé mais n'a pas fini car il faut partir de la maison une semaine.

Deux groupes de quinze femmes suivent l'alphabetisation. Personne ne sait écrire son nom car ce n'est pas régulier. C'est difficile pour les femmes de venir.

Nous avons conscience que nous avons progressé. Autrefois, je coupais du bois, maintenant je fais de la transformation de produit. »



De nombreuses femmes ont un bébé dans les bras pendant la rencontre

Ségou au Mali

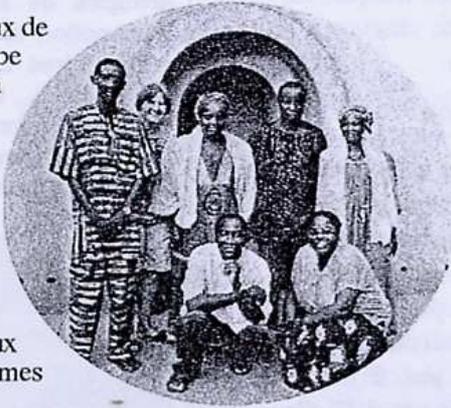
Comment démarrer une équipe Asfodevh

L'équipe de Ségou a huit mois d'existence. Elle sera représentée à Niamey. Ambroise Dembélé nous raconte sa naissance.

Samedi 14 décembre 2002, 17h : dans les locaux de Promo informatique, création de l'équipe Asfodevh de Ségou, capitale économique de la 4ème région du Mali. Étaient présents : Sœur Alphonsine, Mme Kouta Kadiatou Coulibaly, Mme Coulibaly Sountoura Coulibaly, Mr Raphaël Coulibaly, Mr Ambroise Dembélé. Après lecture et commentaire de la charte de l'association et un échange fructueux, tous les membres présents ont adhéré à l'idée de créer la première équipe Asfodevh de Ségou.

Samedi 7 janvier 2003 : toujours dans les locaux de Promo Informatique, nous nous sommes retrouvés pour notre première réunion d'équipe. C'est ainsi que le bureau a été mis en place. Président : Mr Baba Raphaël, directeur de la base de perfectionnement d'Artisans Ruraux (B.P.A.R.) ; trésorière : Mme Coulibaly Sountoura Coulibaly ; Club des mères et chargé de communication : Mr Ambroise Dembele, Directeur de Promo Informatique.

Nous attendons beaucoup de l'Assemblée générale et du stage de Niamey pour nous aider à progresser dans l'esprit d'Asfodevh car, étant une jeune équipe, nous avons encore beaucoup de choses à apprendre : « dunam gnekili ka kumba, a gnete kola » (L'étrange a de gros yeux, mais en fait, il ne voit rien », dit un proverbe bambara de chez nous).



L'équipe Asfodevh de Ségou lors de la visite de Catherine Faucher et de Mahamadou Issoufou, en mai 2003. Cette équipe a un travail en cours avec l'équipe Asfodevh-Vence pour le développement des Ateliers Soleil.

Ambroise Dembélé

Carte postale de Niamey

En août, le séminaire et l'Assemblée générale réuniront de nombreux membres d'Asfodevh à Niamey. Mahamadou Issoufou nous décrit sa ville.

Capitale de la République du Niger, Niamey s'étend sur une distance approximative de 14 km d'Est en Ouest, le long du fleuve Niger et sur environ 10 km du Nord au Sud. Le climat y est de type sahélo-soudanien, caractérisé par des fortes températures, des pluies faibles et irrégulières avec deux saisons tranchées : la saison sèche, d'octobre à mai, au cours de laquelle souffle l'harmattan et la saison des pluies qui s'étale sur quatre mois, de juin à septembre. Soulignons qu'au cours de cette période, le paludisme sévit.

Ville en pleine mutation, Niamey est à l'image des petites capitales africaines avec près de 750 000 habitants et une densité de 158 habitants au km² pour une moyenne nationale de 5,7 habitants au km². La langue officielle est le français mais on y parle également le djerma et le haoussa qui est la langue commerciale.

Une mosaïque culturelle

Ville de transit entre l'Afrique noire et le Maghreb, Niamey est une mosaïque culturelle. La marche à pied y est prépondérante même si, globalement, il n'y a pas de problème de circulation. Le musée national, le village artisanal, les promenades sur la corniche ou en pirogue sur le fleuve, entre autres, constituent les principales attractions pour le visiteur.

Mahamadou Issoufou

Pres de 40 participants sont attendus à l'Assemblée générale de l'Association qui aura lieu du 16 au 18 août, à Niamey. Elle a été préparée par les différentes cellules

4

Un Forum social en Île-de-France

En novembre 2003, Paris accueillera le forum social européen avec comme un des thèmes prioritaires : migrants et développement.

Dans la mouvance des trois sessions du Forum social mondial (FSM) à Porto Alegre qui ont montré la force d'un mouvement citoyen mondial et après le premier Forum social européen (FSE), à Florence, c'est à la France que reviendra la responsabilité de l'organiser en 2003. Il se tiendra du 12 au 15 Novembre 2003, à Paris - St Denis -Bobigny -Ivry.

Contre une mondialisation libérale qui accélère la concentration des richesses, qui génère exclusions économiques, sociales et culturelles, face aussi à une construction européenne essentiellement fondée sur le marché, il s'agit d'affirmer non seulement la nécessité d'une autre Europe au service des citoyens et des peuples, mais aussi d'en esquisser les voies et les moyens de sa réalisation. Comme à Porto Alegre et à Florence, ce Forum se propose de constituer cet espace ouvert de rencontres et d'échanges entre associations, syndicats, mouvements citoyens, pour l'approfondissement de la réflexion ..., la formulation de propositions concrètes et la construction d'alternatives pour « un autre monde ». Il abordera des thèmes tels que le rôle de l'Union Européenne dans la mondialisation libérale, l'attitude à l'égard de l'hégémonie des États-Unis, la démocratie et la citoyenneté, le contenu des politiques économiques et communautaires, les politiques de solidarité à mettre en place à l'égard des pays tiers. Le thème « migrants et développement » est l'un des thèmes prioritaires d'investissement du Crid pour ce Forum Social Européen.

Pour plus d'informations

Site : www.fse-esf.org

Secrétariat d'organisation :
inforum@fse-esf.org

Marie-Jo Pouillard